

ORGANISER L'EPHEMERE

**En supprimant la durée,
la vie moderne
ne permet plus de prévoir
à long terme.
Aujourd'hui,
le neuf est déjà vieux.
Nos sociétés
pourront-elles
planifier le temps?
Le voudront-elles?**

Auteur de cet article, Serge Antoine, magistrat de la Cour des Comptes, a travaillé durant 7 ans à la Délégation à l'aménagement du Territoire, dont il a été l'un des animateurs. Il est, depuis 1971, Secrétaire général de la Mission Interministérielle et du Haut Comité pour l'Environnement et chargé de mission au cabinet du ministre. Président de la Fondation Internationale C.N. Ledoux pour le Centre du Futur d'Arc-et-Senans, il est membre de Futuribles International et du Club de Rome. Il dirige la revue « 2000 ».

Insolent avec le temps, le futurologue a, pour lui, une grande discrétion. Ceci s'explique.

La futurologie n'est ni une science ni un art. Elle est un apprentissage; de la liberté, de la maîtrise de l'évolution, du changement. Une société qui va vite ne peut plus se passer de regarder loin devant elle. Mais la futurologie n'est ni l'oracle de Delphes ni la Pythie (avec ou sans ordinateur). Elle est une leçon de modestie. Elle s'interroge sur les lendemains et sème des inquiétudes plus qu'elle n'apporte de certitudes. Elle pose des problèmes et appelle à dégager des objectifs là où, par paresse, la société extrapolait des tendances et s'évitait de rechercher les pourquoi. Une problématique.

Ses méthodes sont incertaines : elle recense des technologies heureusement riches de surprises et d'innovations : elle joue de scénarios bien fragiles pour mettre en lumière la prospective sociale.

Comment en serait-il autrement? La prospective ne fait que renvoyer l'image de la condition humaine. Mais à se frotter avec le temps et avec cet apprentissage du futur, l'homme qui a manipulé la prospective je ne dis pas le futurologue (en existe-t-il d'ailleurs?) — mais celui qui dans l'entreprise, l'administration, l'université a travaillé sur le long terme, en tire, en tout cas, un enseignement : le temps est une structure de l'inattendu.

La première victime de cet état d'esprit est la planification traditionnelle : la « planification de papa » est

morte de prospective a dit Hasan Ozbeckhan. A introduire une problématique dans la mécanique à équilibres à moyen terme, le planificateur a réappris à se poser des problèmes qu'il étouffait par simplification. La société a réappris que la première qualité de la planification était de rester ouverte aux évolutions, même imprévisibles. Et que la société devait, à tout instant, être prête aux évolutions plus encore qu'à la prolongation des courbes de tendances.

Comme l'a dit Pierre Massé, « la société réapprend à tracer au crayon ce qu'elle prenait l'habitude de tracer à l'encre ».

Des villes de béton

Les villes qui constituent le cadre de vie de bientôt près de 80 % des humains des pays industrialisés et 45 % des autres sont, en tout cas, elles, écrites à l'encre. Et même au béton.

Les citadins sont prisonniers des costumes tout faits du tissu urbain que leurs ancêtres leur ont légué quand il ne s'agit pas plus simplement de l'apport inconscient, vague après vague, de l'urbanisation anarchique des constructions au jour le jour — mais centenaires. Jusqu'à ces dernières années, les citadins de Paris ont dû se mouvoir dans le costume fait sur mesure par Haussmann, il y a un siècle, pour la bourgeoisie d'alors.

S'il ne s'agissait que de silhouettes,

de décors de plâtres et de formes extérieures des immeubles et des façades, le mal ne serait que relatif. En fait, l'héritage nous charrie tout le système foncier, la trame des rues, l'occupation du sous-sol, les volumes. Il remonte d'ailleurs bien au-delà de Napoléon III et nous suivra encore longtemps. Il n'évolue pas avec le temps.

Musset se plaignait déjà... en 1836 : « Notre siècle n'a pas de forme. Nous n'avons pas imprimé ce cachet de notre temps, ni à nos maisons ni à nos jardins, ni à quoi que ce soit. Nous ne vivons guère que de débris. »

Ce décalage est aujourd'hui d'autant plus vivement ressenti qu'il s'effectue dans une société qui va vite au milieu d'une technologie qui, elle aussi, a changé brutalement (en tout cas pour les communications). L'enchaînement d'une génération sur l'autre n'était pas un problème au temps où il en fallait trois au plus pour réaliser un monument. « Quand les cathédrales étaient blanches... » (rappelait le Corbusier) au temps de la stabilité des structures. L'enchaînement était une valeur de solidarité.

Imposer la flexibilité

Aujourd'hui, de plusieurs horizons, les efforts se multiplient pour obtenir une plus grande flexibilité du tissu urbain.

Ils ont du mal dans un siècle où la densification démographique et la technologie alliées poussent à la construction verticale dans des tours qui risquent, même taudifiées, de demeurer des siècles. Il est vrai que chaque génération va, en ce domaine, plus haut que la précédente et que l'élévation dérogatoire dégage les plus-values qui permettent les démolitions.

En tout cas, la flexibilité devient un objectif.

Au niveau de la prospective, le long terme a réapparu dans les vues d'avenir des urbanistes et, en France, dès 1965, Paul Delouvrier donnait le coup d'envoi des anticipations à l'an 2000, 2010 ou 2020, moins pour s'appuyer sur les certitudes du lendemain que pour poser les hypothèses d'un schéma directeur ouvert au changement.

Au niveau de la planification, des

expériences comme celles de l'équipe du Vaudreuil (retenue comme étude de cas pour la conférence de Stockholm en juin 1972) s'efforcent d'élaborer un système de « planification germinative » (ou « gigogne ») dans lequel l'avenir n'est pas engagé plus que nécessaire. L'équipe voudrait qu'à chaque instant plusieurs « futurs possibles » fussent ménagés, cependant qu'à chaque moment (et même au départ) le citadin n'attende pas trente ans pour les commerces et les arbres.

Au niveau de la construction, nombreux sont ceux qui comme Jean Prouvé préconisent la maison moins lourde et ironisent sur les 45 tonnes de nos logements. La maison préfabriquée ou usinée devrait être conçue en pensant d'abord à la mobilité des évolutions. L'avènement du métal et maintenant du plastique pousse des architectes comme Schein, Hausermann, Maymont à concevoir des cités à partir d'ensembles faits d'agrégats les moins pesants possibles. La revendication pour la « ville globale » se concilie avec la quête (difficile) de la liberté individuelle.

D'autres efforts vont dans le même sens : devant l'imprécision des tendances de l'avenir naissent des structures polyvalentes « coques de l'incertain » (1) plus encore que témoignages du plurifonctionnel.

Des lieux publics eux-mêmes deviennent polyvalents, transformables à merci : le musée du Havre dispose depuis dix ans de cloisons qui se déplacent au gré des expositions et de nombreux « désigniers » comme Mourgue préconisent des logements flexibles.

La ville nouvelle de Dronton, dans les polders hollandais, offre une « agora », vaste espace couvert, qui sert à la fois de marché, de stade, de salle de cinéma, d'église, de théâtre, ou de lieu de rencontre les jours de pluie. Les centres socio-culturels polyvalents font maintenant leur apparition en France. Encore partiels à Yorres, dans la Ville Nouvelle de Grenoble-Échirolles. Pour être encore plus libres (le « théâtre mobile » de Grenoble est déjà une structure encombrante et fixiste), les théâtres d'avant-garde fuient les lieux scéniques traditionnels : ils se montent dans des hangars, comme les Halles de Baltard ou la

(1) Des journées de travail ont eu lieu en 1970, Paris, avec le Cardinal Danielou et P. Delouvrier sur l'enthème.

Cartoucherie de Vincennes. Pas de structures liées, un espace libre prêt à toutes les métamorphoses.

Ce plaidoyer pour plus de flexibilité dans la cité pourrait bien déboucher sur une accélération de la consommation des logements et de la ville elle-même. Sans se référer aux « mobile Tromes » qui restent une formule typée encore propre à une Amérique de consommation, il faut bien constater que la durée du logement se raccourcit. La valeur sûre que représente encore la pierre reste un symbole mais la durée de l'amortissement n'est plus la même et le temps vient où la distinction s'estompe entre biens durables et biens qui ne le sont pas. La maison se consomme déjà. L'on sait aux États-Unis que les quartiers se consomment très vite et que les publicistes proposent déjà aux villes des contrats pour se personnaliser et éviter que leur image ne s'affadisse. Quand la réalité économique ne s'en charge pas (problème de Mourenx et du gaz de Lacq). Il n'y a là rien d'étonnant. Dans tous les domaines, la société, pour s'adapter à la rapidité d'une évolution qui use les modèles (culturels ou physiques) s'efforce d'accélérer le rythme d'usure matérielle ou psychique. Le temps n'est plus où la mariée pouvait survivre avec son trousseau, et le ménage avec sa salle à manger et son salon acquis une fois pour toutes. Le commerce et la production se donnent la main pour périmier les modèles neufs et amincir les tôles. La Volkswagen conçue en 1930 et toujours là, quarante ans après, est une exception alors que les chromes des voitures ont longtemps servi à dater les modèles de l'année... Ce que Vance Packard appelait « l'obsession du standing » n'est pas seulement en jeu.

Accélération de l'usure

Il s'agit d'une réponse de la société à l'accélération de son histoire. Des valeurs aussi stables que la cuisine par exemple sont remises en cause et l'alimentation des Japonais contemporains a été complètement réinventée depuis vingt ans.

Les maisons de papier étaient déjà dans la tradition japonaise (qui pourtant s'adonne maintenant aux immeubles de béton). Est-ce vraiment le hasard si ce peuple, féru de l'art

Depuis des siècles, les Japonais utilisent le papier par nécessité : c'est un élément essentiel de leur vie quotidienne; aujourd'hui, notre monde de consommation le découvre comme un matériau privilégié répondant aux exigences de l'éphémère.



fugace du bouquet semble aujourd'hui si bien adapté aux changements (comme aux séismes) d'une civilisation constamment remise à zéro par ses propres sursauts?

Le papier fera irruption dans le vêtement au moment où déjà la mode renoncera à être elle-même et imposer ses modèles sur cinq ans, ambition des couturiers parisiens d'autrefois... Le design qui apparaît n'est-il pas avant tout un moyen d'ouvrir à l'obsolescence de nouveaux pans du décor? Le mobilier aujourd'hui, peut être demain le paysage et déjà certains s'inquiètent de la consommation de

nouveaux environnements. Après la forêt-décor où l'espace vert décor certains pensent avec inquiétude à l'espace rural et même à la valeur-refuge de la permanence que représentent les monuments historiques ou même préhistoriques (cf. le « disneyland préhistorique » de la Vézère).

Cette rotation rapide des modèles, cette accélération de l'usure, cette obsolescence plus rapide ne rejoindrait-elle pas alors les tendances de la « société de consommation » en lui ouvrant de nouveaux secteurs et en justifiant la valeur qu'elle donne à la rapidité du changement.

Cela s'explique aussi pour une bonne part, par les effets du coût croissant de la main-d'œuvre dont K. Deutsch analyse les effets sur l'environnement et qui pousse en tout cas à jeter plutôt qu'à réparer.

Paradoxalement, le plaidoyer pour une hyperconsommation rejoint la quête de l'éphémère telle qu'elle est chantée par tous ceux qui revendiquent leur société contre la « société de papa ». Telle aussi qu'elle est pratiquée par des sociétés qui, comme la société américaine; dialoguent mal avec la vieillesse et créent des taudis plus que les européennes ne le font.



La mode, domaine par essence de l'éphémère, voit elle-même son obsolescence s'accélérer encore. Il y a quelques années, le couturier Balenciaga pouvait encore dire : « Je suis le plus cher, mais mes tailleurs classiques, vous pouvez les porter cinq ans. » Aujourd'hui, cela ferait rire. Coco Chanel a emporté dans la tombe ses nombres d'or.

Des déchets en plus.

L'obsolescence plus rapide pose le problème de ce que l'on appelle des « déchets » et dont on sait qu'en plus de la raison démographique (3 milliards d'hommes en 1972 près de 7 en l'an 2000) ils s'alimentent de l'abondance (ou au moins du progrès du niveau de vie) et, précisément, de l'accélération des consommations. Comme pour l'électricité, le chiffre des déchets risque d'être multiplié par deux tous les dix ans et même au-delà.

Sans doute des solutions existent-elles et se mettent-elles en place pour faire face à cet accroissement. Des technologies nouvelles se développent très rapidement en faisant appel à la physique, à la chimie, à la biologie, sans même l'institution d'une « taxe sur le déchet ajouté » que certains préconisent. Au-delà de la technologie, une « économie », au sens plein du terme, s'intéresse à la récupération. Le mot de « déchet » d'ailleurs n'est plus exact et ne fait que refléter l'attitude de groupe qui consiste à « externaliser ses déséconomies », c'est-à-dire transférer au voisin la charge de ce qui ne lui est plus d'une utilité suffisante. Une véritable « économie de la récupération » pourrait mieux redéfinir, d'une manière plus « biologique », ces structures et frontières actuelles des secteurs de production et de consommation.

Avant même de prendre en considération les thèses du « zéro growth », les sociétés les plus industrialisées tendent plutôt que d'arrêter ou de limiter la croissance à rechercher l'allègement de la pression et pourchasser le « gaspillage ». Il existe même depuis quelques années un civisme du recyclage dont l'essor ne peut qu'être amplifié et qui va bien au-delà de la préoccupation sérieuse déjà de « l'emballage perdu ».

Quoiqu'il en soit, l'obsolescence plus rapide ne fera qu'aggraver, selon la plupart des spécialistes, la charge d'un problème qui préoccupe les gouvernements. Au-delà même de la récupération, se pose la question d'une gestion patrimoniale des ressources mondiales dont certaines ont un caractère de plus en plus limité et dont d'autres appellent des exploitations à leur tour polluantes, c'est-à-dire consommatrices d'autres biens « rares », l'air, l'eau par exemple.

Les longueurs, les styles changent d'une saison à l'autre, la mode vieillit si vite qu'elle finit par disparaître dans un immense carnaval où chacun porte ce qui lui plaît.

En sens inverse, l'accélération de l'obsolescence peut être favorable lorsqu'elle s'applique à des objets dont le cycle de destruction est très long voire infini. Pour la sauvegarde de l'environnement de nombreux techniciens appellent de leurs vœux la découverte, et la commercialisation de plastiques biodégradables tant il est vrai que la stabilité des molécules de carbones plastiques est grande. La destruction de ces plastiques pose aujourd'hui encore de réels problèmes et l'on doit espérer que le « delphi » sur les technologies nouvelles lancé il y a quelque six ans par la Rand dit vrai en annonçant que 1973 sera une année décisive pour la solution de ces problèmes.

Les biens indestructibles.

La recherche sur la biodégradabilité, à son tour, au-delà de l'aspect technique, soulève des questions bien intéressantes sur la durabilité des objets et des milieux ? Il n'est pas impossible qu'elle aboutisse à dresser une problématique intéressante à nos sociétés : quelle durée voulons-nous pour nos objets ? Ou plus exactement, quelles durées voulons-nous pour nos différents objets ? Il n'y a pas si longtemps le syndicat des affichistes extérieurs, inquiet par la durée des vieilles affiches et leur encombrement amorçait une étude de choix des matériaux en fonction de la durée d'usage et se proposait de cataloguer des additifs d'autodestruction à temps contrôlé.

La modulation de l'obsolescence est donc ouverte.

La réponse n'est donc pas simple et les raccourcis que nous avons rapidement évoqués ici nous montrent quelques vues des difficultés qui se présentent pour une société qui ferait l'effort de se poser le problème du contrôle de la durée.

Le bon usage de l'obsolescence ne peut s'enfermer dans un manuel des mœurs. Entrent en jeu des aspects économiques contradictoires et, comme on dit aujourd'hui, des données « environnementales ». La société ne produit pas que des biens. Le vocabulaire anglo-saxon, plus riche et puritainement inexact parle de « goods » et de « bads ».

Il ne s'agit pas non plus, en tout

cas, de se contenter ni de l'hymne à l'éphémère, ni d'une plus grande aspiration à la mobilité des structures à tout prix et « tous azimuts ». Les exemples que nous avons pris de la ville et du tissu urbain montrent que, de toute évidence, il existe un décalage entre le contenant urbanistique actuel et le cadre de vie vécu et qu'il faudrait y porter remède en permettant à chaque génération de s'affirmer. Mais nous avons également, en sens inverse, cité des exemples d'obsolescence exagérée.

La vraie difficulté de la recherche de ce meilleur usage de l'obsolescence réside dans le fait qu'elle ne met pas seulement en cause des données et des valeurs matérielles mais que l'on y retrouve, en référence, toute la condition humaine et de sa dimension culturelle. En définitive, les vraies valeurs par exemple, au moment où l'éducation d'un moment se périmet et que l'éducation permanente est nécessaire, sont des valeurs humaines et les vraies permanences sont à rechercher là. Bien sûr, elles sont indissociables des rapports avec le cadre de vie et de territoire. Ce sont les relations entre la permanence de la nature humaine et les données plus mobiles de l'environnement qu'il faudrait approfondir. On y distinguerait celles des obsolescences que l'on peut accélérer, celles qu'il conviendrait de freiner. En tout cas, une prise en considération de cette préoccupation collective est maintenant très nécessaire. Elle doit aboutir sur une analyse de système de la durée.

Si l'on veut, selon le titre d'Illitch, « libérer l'avenir ».

Mais on peut aussi donner une réponse d'action à ce problème en développant l'expérimentation sociale. Il est vraiment anormal que dans nos sociétés qui vont de plus en plus vite et qui ne savent pas où elles vont, l'on ne gagne pas dix-vingt ou parfois trente ans par des expériences vraiment hardies qui, dans le contexte, il est vrai paramètre fixe, aideraient à éviter quelques opérations vieillies, à peine sont-elles « neuves ». L'expérimentation sociale qui est une manière pour la prospective de prendre droit est un moyen certain d'éviter de mauvaises obsolescences.